

Jacques Spitz

Patrick Guay

Number 112, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, P. (2008). Jacques Spitz. *Nuit blanche*, (112), 12–16.

Jacques Spitz



Par
Patrik Guay

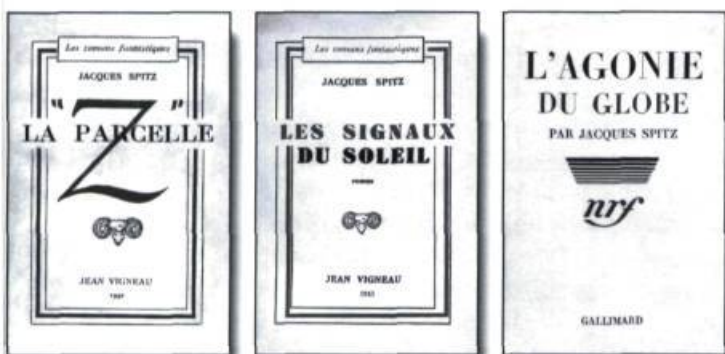
Parcours d'écriture singulier que celui de Jacques Spitz (1896-1963), passé du roman inspiré par le surréalisme (*La croisière indécise*, 1926 ; *Le vent du monde*, 1928) à deux récits précurseurs de l'existentialisme (*Le voyage muet*, 1930 ; *Les dames de velours*, 1933), puis au roman d'anticipation et de science-fiction (huit romans, de *L'agonie du globe*, 1935, à *L'œil du purgatoire*, 1945) avant de faire paraître ses derniers titres, une comédie burlesque¹ et deux récits fantastiques (*La forêt des sept-pies*, 1946 ; *Albine au poitrail*, 1956). Parcours éditorial tout aussi singulier : Gallimard publie neuf de ses dix premiers titres (seul *La mise en plis* fait exception, publié aux éditions du Logis et introuvable de ce côté-ci de l'océan), incluant ses cinq premiers titres de SF, avant que Spitz passe à de plus ou moins obscurs éditeurs : Maréchal, Nouvelle-France puis Deresse.

J'ai parlé de singularité. Était-ce si rare de voir des romanciers faire le saut du roman « littéraire » à la SF ou à l'anticipation ? Qu'on songe à André Maurois (*Voyage au pays des Articoles*, *Le peseur d'âmes* et *La machine à lire les pensées*), à Alexandre Arnoux (*Le règne du bonheur*) ou à Léon Daudet² (*Le Napus, fléau de l'an 2227*) et l'on verra que ce passage n'avait rien de si inaccoutumé. Si dans les années 1920 la SF gagne peu à peu ses lettres de noblesse, le fantastique, l'anticipation, l'utopie et les genres ou sous-genres voisins les ont acquises depuis longtemps, cautionnés par une tradition importante qui inclut Jonathan Swift, Edgar Allan Poe, Jules Verne, Rosny aîné (membre de la première Académie Goncourt) et de nombreux autres écrivains, français, américains ou anglais. Cela dit, il est malaisé de rattacher de manière exclusive les romans de Jacques Spitz à l'un ou l'autre de ces genres, si tant est qu'il existe pour les distinguer des critères clairs et des cloisons étanches. Bref, le genre *at large* est suffisamment légitime au moment où Spitz s'y lance.

Ce qui étonne, ce n'est pas tant qu'il y soit passé, c'est qu'il n'en soit à peu près jamais revenu.

Que sait-on de l'homme qui pourrait nous éclairer sur ce choix et sur sa pratique d'écriture ? Peu de choses à vrai dire, tout juste ce qu'en disent des commentateurs comme Pierre Versins³ et Bernard Eschassériaux⁴ : naissance à Nemours (Algérie) d'un père militaire de carrière qui finira général. À Paris, Spitz fait Polytechnique, d'où il sort ingénieur, ingénieur comme Pierre Boulle ou Alain Robbe-Grillet. Il participe aux deux grandes guerres, reçoit la Légion d'honneur et finit ses jours dans l'île Saint-Louis, célibataire. Dans sa postface à *La guerre des mouches*, Eschassériaux lui prête quelques traits : « Une intelligence rare – Le talent de la conversation – Un sens aigu de l'ironie et du comique – Sous une cuirasse de bonne humeur et d'amabilité, un fond d'indifférence ». L'ironie, le comique, un air d'indifférence, on retrouve ces traits dans l'œuvre. Peut-être son *Journal*, toujours inédit, nous renseignerait-il sur les motifs de ce virage générique...





Spitz le fataliste

Si Jacques Spitz survit ou vivote encore aujourd'hui, c'est essentiellement grâce à sa production de SF, dont il est considéré comme un des maîtres français, le « chaînon manquant entre Maurice Renard et René Barjavel⁵ », « le dernier écrivain important de romans scientifiques de l'avant-guerre⁶ ». Trois de ses romans sont vus, au dire de la plupart des auteurs et commentateurs, comme des chefs-d'œuvre du genre : *La guerre des mouches*, *L'homme élastique* et *L'œil du purgatoire*. L'allusion à H. G. Wells est évidente dans les deux premiers, mais c'est à peu près tout ce qui rapproche les œuvres en question. Ce qui surprend chez Spitz, ce sont les ruptures de ton et l'humour.

Noir, jaune ou rose, l'humour est omniprésent, en dépit d'un propos pour le moins apocalyptique (fin du monde, de l'humanité). « Ce soir, dit un jeune attaché politique au héros des *Signaux du soleil*, je dine avec André, je lui parlerai de votre affaire. Il adore ces histoires-là ; il lit tous les romans de Jacques Spitz... » Les mouches mutantes de *La guerre des mouches* se fabriquent de minuscules tricots de laine, histoire de pouvoir traverser des régions froides. Et que dire de la rupture de ton de *L'homme élastique*, dont « Le journal du docteur Flohr », sombre, hallucinant, cède la place aux mémoires de sa fille Éthel, qui nous entraîne dans le monde de la mode, du marketing, d'une société de consommation avant la lettre, où la découverte de son père, un appareil permettant de

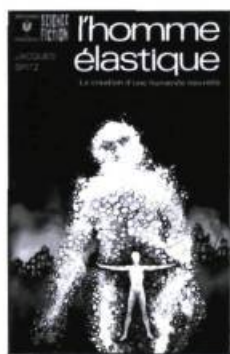
réduire ou d'augmenter la taille des gens, se verra commercialisé, proposé à une humanité devenue parfaitement déjantée. Le récit glisse alors vers la farce, la bouffonnerie, plus près d'*Ubu roi* que de *L'homme invisible* ou de *La planète des singes* (encore que, dans ce dernier cas...). Quant au point de départ de *L'agonie du globe*, la scission de la planète en deux hémisphères, il est tellement peu crédible scientifiquement que je m'étonne qu'on ait pu y voir autre chose qu'une satire sociopolitique. Dans ce récit en forme de chronique fictive, où n'apparaît aucun personnage central, Spitz est proche des *Lettres persanes* et de *Candide*. Dans tous ses romans, d'ailleurs, son pessimisme s'en donne à cœur joie. Le scénario, presque toujours similaire, est bien connu des amateurs du genre : un cataclysme survient, naturel ou non, qui conduit à une forme de révolution ou de dérèglement des sciences et des sens, à une révolte contre l'ordre établi. L'idée du docteur Flohr (*L'homme élastique*) étant même d'en arriver là : faire de la société un vaste laboratoire où il verrait les humains agir dans une situation hors du commun. Comme bien des romanciers de son époque sans doute, Spitz pressent un effondrement de la civilisation telle qu'il la connaissait et s'y sentait à l'aise. L'Ancien, connu et rassurant, cède la place au Nouveau, déstabilisant. Ce qu'écrivait Jacques Sadoul du *Ravage* (1943) de René

Barjavel pourrait, il me semble, se dire de bien des auteurs de SF française de l'entre-deux-guerres : c'est un groupe « manifestement réactionnaire⁷ ». Ce sont des romanciers qui disent, à leur façon, que le monde n'est plus ce qu'il était, et qui le déplorent. La base sur laquelle repose la société, conventions et lois, cette base est susceptible d'être brisée à la moindre secousse (voyez *L'agonie du globe*, où les éléments se déchainent et la Terre se casse littéralement en deux...). Tout cela est raconté par Spitz dans une langue et d'une manière transparentes, sans grande surprise ni effet de style ou de narration, si ce n'est, je le répète, ces ruptures occasionnelles de ton. Voilà pour quelques-uns des rapports de Spitz avec le territoire SF, qui ne l'a pas tout à fait oublié.

Aspect du ciel à Paris dans la nuit du 2 octobre 1955.



Illustration tirée de *L'agonie du globe*, Gallimard, 1935.



Je n'attends plus rien que la fin. La vie et moi,
nous nous serons si peu aimés, que nous pourrions
nous séparer – je le souhaite – sans regrets.
Le voyage muet, p. 222.

Le refus du romanesque

De ce côté-ci du réel, les choses se passent, institutionnellement parlant, moins bien pour l'écrivain. Jacques Spitz a disparu ou à peu près. Ne le cherchez pas dans les manuels, histoires et anthologies de la littérature. Depuis l'*Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours* (1948) d'Henri Clouard, il en est absent, à de rarissimes exceptions près. Le *Dictionnaire mondial des littératures* lui accorde une entrée, mais c'est uniquement à titre d'écrivain de SF qu'il est considéré, et d'élogieuse façon (« le grand écrivain français d'anticipation de l'avant-guerre »). Clouard lui-même, étonnamment, passait quasiment sous silence son œuvre romanesque, se contentant de rappeler « qu'il fut un promeneur psychologue et spirituel⁸ ». Est-ce dire que Spitz fut en son temps un auteur majeur ou même visible ? Rien de moins sûr si l'on considère seulement qu'aucun de ses cinq premiers titres n'a été réédité et que la réception critique de l'époque fut modeste : la *Nouvelle Revue Française* ne commenta, sous la plume de Benjamin Crémieux (dédicataire de l'œuvre), que *La croisière indécise*, son premier roman. Quant au *Vent du monde*, au *Voyage muet*, aux *Dames de velours*, rien, pas plus à la NRF qu'au *Mercury de France*, une autre revue importante du temps.

Vue cavalière montrant l'Ancien Monde, le Nouveau Monde et la Lune tournant autour de l'ancien centre G de la Terre.



Illustration tirée de *L'agonie du globe*, Gallimard, 1935.

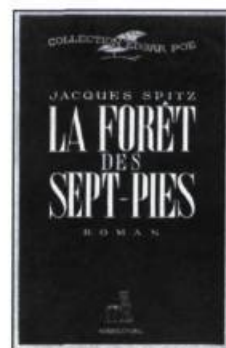
Il fut, au mieux, un romancier pour *very happy few*. Ce qu'il est demeuré.

Disons que l'œuvre n'est pas d'accès aisé. Abstraits, sans intrigue soutenue, tour à tour sombres et légers, déroutants assurément, les deux premiers romans de Spitz invitent un lecteur de bonne trempe. Il s'agit de tout, sauf d'un divertissement. Dans les deux cas, l'écriture y joue un rôle, s'exhibe, directement ou allusivement. *Le vent du monde*, par exemple, c'est Paul Valéry récrivant *Jacques le fataliste*, parodie de roman ou antiroman dont l'écriture et la littérature sont le sujet, un sujet malmené et pas nécessairement propre, s'il faut en croire le héros : « La littérature n'est pour moi qu'une merde sèche ». Ce héros, Ictère, né de la bave noire d'un père stylographe, se donne et s'assume pour ce qu'il est, c'est-à-dire un personnage, soumis au hasard, mais néanmoins rassuré par son statut : « Notre auteur aura bien soin de nous ». Les mots y sont parfois de la matière brute, chauves-souris, mille-pieds et chats-huants formant, par exemple, une « animalité à trait d'union », et tel personnage changera de nom au gré des situations : Dmacalca devient Chapitre premier qui devient Habinoir et ainsi de suite, question que nous ne nous y retrouvons pas trop facilement. Roman de l'acte d'écrire, donc, et de ce que cet acte implique d'imagination, de hasard, de rêverie digressante. Roman

de l'imaginaire, de l'imaginaire raconté, c'est également ce que se voulait *La croisière indécise*, allégorie sur l'identité et la personnalité, où le voyage en mer de six personnages (Luigi Pirandello n'est pas loin) se révèle un aller-retour au cœur de soi-même pour le « héros », Fiacre. Dans un cas comme dans l'autre, Spitz montre bien à quel point la fiction peine à parler d'autre chose que d'elle-même et de l'acte qui la fait naître, perspective qui pour n'être pas tout à fait nouvelle, n'en annonce pas moins un certain Nouveau Roman.

Plus légers, ironiques, ludiques, *La croisière indécise* et *Le vent du monde* ; davantage angoissés, tourmentés, marqués au sceau de la culpabilité et du refus de la vie, *Le voyage muet* et *Les dames de velours*, romans existentialistes avant la lettre. Désir, mort, rêve, être et néant : ce sont quelques-uns des mots qui me viennent à

l'esprit quand je cherche à suggérer quelques idées ou concepts qui résumeraient ces deux derniers titres. Car c'est bien de romans conceptuels qu'il s'agit, absolument plus difficiles d'accès que ses romans de SF, romans à l'intrigue nette, d'une écriture correcte, sans effet bruyant. *Le voyage muet* et *Les dames de velours*, eux, qu'on devine autobiographiques à leur façon, ont tout pour dérouter les uns et charmer les autres : une trame mince à l'excès, des considérations psychologiques et philosophiques qui les entraînent fortement du côté de l'essai, un narrateur sans identité ni *background*, aux aspirations éthérées. J'ai dit éthérées ? La quête d'absolu est la motivation centrale du narrateur, que cet absolu prenne la forme de l'amour ou du néant et de ses multiples incarnations, le silence, la mort ou l'absence. Le narrateur de Spitz se cherche désespérément une âme, honteusement il faut dire, dans un univers où tout se joue sous le signe de la culpabilité et de l'échec anticipé et consenti : « [...] nous ne pouvions que perdre. [...] L'échec témoigne au moins en faveur de nos aspirations ». Un univers où vouloir, c'est déjà se trahir, c'est quitter son rôle de spectateur d'une réalité insignifiante : « De mon point de vue, tout est équivalent en insignifiante dans les activités de ce monde ». Le narrateur du *Voyage muet* a honte, honte d'être qui il est et, pire encore, honte de s'être livré à la mise en écriture de cet échec, la littérature lui semblant la première trahison, le lieu des mensonges et des esquives (« On saisit ce que j'entends quand je déclare 'qu'il n'y a rien de moi dans ce que je raconte' »). Mais on devine là le cynisme du sensible, ce même cynisme qui s'incarnera de manière plus romanesque ou concrète dans le personnage du misanthrope docteur Flohr de *L'homme élastique* ou de Poldonski, peintre raté et héros désabusé de *L'œil du purgatoire*. Comme quoi Spitz n'aura pas échappé à ses obsessions. Ce sont elles, d'ailleurs, qui forment le lien le plus apparent



entre les deux volets génériques de l'œuvre. Les plus belles pages de *La guerre des mouches* et de *L'homme élastique*, restent, selon moi, les dernières de chacun de ces romans, où un personnage qui n'est pas le héros fait état, en mode élégiaque, de la fin d'un homme et de celle de l'humanité telle que nous la connaissons.

Mais quand l'univers l'écrase, l'homme est encore plus gentleman que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt.
Les signaux du soleil, dans *Chasseurs de chimères*, p. 1030.

En route vers le futur ?

On devine aujourd'hui une renaissance, portée par quelques amateurs et spécialistes de SF : Serge Lehman propose *Les signaux du soleil* dans son anthologie *Chasseurs de chimères, L'âge d'or de la science-fiction française* (2006) et Jean-Michel Ponzio publie *Dernier exil* (2007), bande dessinée inspirée de *L'œil du purgatoire*. La Bibliothèque nationale de France a récemment fait l'acquisition d'un roman inédit, *Alpha du Centaure*, pilonné en 1945 au moment d'être publié (s'il faut en croire Pierre Versins), de même que du *Journal* inédit de Jacques Spitz, fort de plusieurs milliers de pages, qui couvrirait les années 1928 à 1962, soit la

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »

Jean-Loup Trassard

Écrivain et photographe, Jean-Loup Trassard est né en 1933 à Saint-Hilaire-du-Maine (France).

Son œuvre littéraire – et photographique – est fortement imprégnée de la campagne et de la nature ; à un point tel que l'auteur se qualifie lui-même d'« écrivain de l'agriculture ».

C'est en 1960 que débute sa carrière littéraire quand paraît sa nouvelle, *Le lait de taupes*, dans la NRF alors dirigée par Jean Paulhan. Puis, en 1961, un recueil de nouvelles, intitulé *L'amitié des abeilles*, est publié chez Gallimard.

À paraître dans le numéro 113 de *Nuit blanche*, en kiosque et en librairie le 12 décembre 2008.

quasi-totalité de l'activité littéraire de l'auteur. Qui osera une édition de ce journal, même partielle ? À quand l'accès à cette œuvre sombre, à ces romans retors d'une indéniable qualité formelle et littéraire ? À quand une réédition des romans surréalistes et existentialistes, qui témoigneraient, mieux que je ne saurais le faire, de ce que Jacques Spitz ne fut pas seulement un maître de la science-fiction française, mais un maître tout court ? **NS**

1. Une « étrange et très belle pièce de théâtre [*Ceci est un drame*], probablement son œuvre la plus ambitieuse, ayant pour cadre l'univers, pour personnages les grands premiers rôles de la comédie humaine et pour sujet les rêves d'ici-bas qui aident à vivre et à mourir... » (Bernard Eschassériaux, « L'univers fantastique de Jacques Spitz », préface à *L'œil du purgatoire* [suivi de *L'expérience du docteur Mops*], Robert Laffont, 1972.) Le même Eschassériaux signale l'existence d'un roman autobiographique, *L'appareil ne fonctionne pas* (dont je n'ai trouvé trace nulle part), ainsi que de trois ouvrages inédits : *Alpha du Centaure*, *Guerre mondiale n°3* et *Nouvelles fantastiques*.

2. Sans parler d'Ernest Pérochon, auteur de romans paysans, Prix Goncourt avec *Néne* (1920), qui publie *Les hommes frénétiques* en 1925, ou d'auteurs moins connus encore, comme Claude Farrère, Charles Derennes ou André Arnyvelde. Et la liste pourrait accueillir Boris Vian, Claude Ollier et quelques autres.

3. Pierre Versins, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, L'Âge d'homme, 1972.

4. Bernard Eschassériaux, postface à *La guerre des mouches* de Spitz, Marabout, 1970.

5. Serge Lehman, préface à *Chasseurs de chimères, L'âge d'or de la science-fiction française*, Omnibus, 2006, p. 1238.

6. Jacques Sadoul, *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1971)*, Albin Michel, 1973, p. 333.

7. Sadoul, *op. cit.*, p. 336.

8. Henri Clouard, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours, 1915 à 1940*, Albin Michel, 1948, p. 366.

Œuvres de Jacques Spitz [éditées à Paris, sauf indication contraire] :

La croisière indécise, Gallimard, 1926 ; *La mise en plis*, Du Logis, 1928 ; *Le vent du monde*, Gallimard, 1928 ; *Le voyage muet*, Gallimard, 1930 ; *Les dames de velours*, Gallimard, 1933 ; *L'agonie du globe*, Gallimard, 1935 et Septimus, 1977 ; *Les évadés de l'an 4000*, « Les romans fantastiques », Gallimard, 1936 ; *L'homme élastique*, « Les romans fantastiques », Gallimard, 1938 et Marabout, 1974 ; *La guerre des mouches*, « Les romans fantastiques », Gallimard, 1938, Marabout, 1970 et Ombres, 1998 ; *L'expérience du docteur Mops*, « Les romans fantastiques », Gallimard, 1939, Presses Pocket, 1972 et « Ailleurs et demains/Classiques », Robert Laffont, 1972 (précédé de *L'œil du purgatoire*) ; *La parcelle Z*, Jean Vigneau, Marseille, 1942 ; *Les signaux du soleil*, Jean Vigneau, Marseille, 1943 et Omnibus, dans *Chasseurs de chimères*, préface de Serge Lehman, 2006 ; *L'œil du purgatoire*, « Chamois », Nouvelle-France, 1945, « Ailleurs et demains/Classiques », Robert Laffont, 1972, Presses Pocket, 1980 et en bandes dessinées : Jean-Michel Ponzio, *Dernier exil I et II*, Du Tourmon, 2007 ; *La forêt des sept-pies*, « Edgar Poe », Maréchal, Liège-Bruxelles, 1946 ; *Ceci est un drame*, Nouvelle-France, 1947 ; *Albine au poitrail*, Debresse, 1956 ; *Alpha du Centaure*, roman inédit déposé à la BNF (cote NAF 28.099) ; *Journal*, inédit (1928-1962), remis à la BNF.

Les élèves québécois ont terminé
au premier rang lors d'une évaluation
pancanadienne.



Libérez-vous des idées reçues

• ledevoir.com/education •

LE DEVOIR.com